

« LE CHAT » - REVUE DE PRESSE – PARIS



En 1967, paraît ce roman, *Le chat*, signé du prolifique écrivain qu'était Georges Simenon et dont l'adaptation au cinéma par Pierre Granier-Deferre vaudra à Jean Gabin et Simone Signoret, d'incarner un couple maléfique, gangréné par l'usure, pour un duo aussi glacial que cruel.

Adapté pour la première fois au théâtre, Myriam Boyer et Jean Benguigui reviennent à la version initiale du livre où la guerre qu'ils se livrent se nourrit de leur différence sociale, du poids des souvenirs et de leurs idéaux inconciliables. Un affrontement aussi noir que jubilatoire.

Le Chat, c'est donc l'histoire de deux veufs que tout oppose et qui unissent leurs solitudes sur un malentendu, entre désespérance et intérêt.

Emile est un ouvrier à la retraite, rustique et dépourvu d'éducation tandis que Marguerite appartient à la bourgeoisie cul-béni provinciale mais déclassée, suite à la perte de la biscuiterie familiale.

Ils ont du mal à vivre seuls plus qu'ils n'ont d'élans passionnés, de projets communs et d'affinités électives. Leur mariage célébré va rapidement tourner court et laisser place à l'indifférence et aux ressentiments. Chacun devenant le bourreau et la victime de l'autre.

Un affrontement aussi noir que jubilatoire

La mise en scène rythmée de Didier Long explore avec finesse la psychologie des personnages avec ses attentes, ses failles et ses contradictions.

Où par un procédé de flash-back se déroule leur rencontre pleine d'espoir, la désillusion de la vie commune et le point de rupture qui cristallise le temps présent avec les hostilités déclarées lorsque le chat de l'un et le perroquet de l'autre, deviennent les victimes collatérales de leur affrontement implacable.

Une guerre silencieuse, sournoise et froide où la parole a laissé la place à des échanges délétères sous forme de petits bouts de papiers laconiques interposés et à une délimitation cloisonnée de l'espace commun.

Jean Benguigui et Myriam Boyer sont criants de vérité, au plus près de cette condition humaine confrontée à ces manques et à cette incompréhension destructible face à l'autre.

La fuite en avant se décalque aussi sur la fin d'un monde où les promoteurs sont à l'oeuvre pour construire de nouveaux immeubles et faire table rase du quartier populaire de Marguerite qui en refusant de vendre sa maison et par la même se résoudre à son déracinement, s'expose chaque jour à la menace d'un chantier de plus en plus envahissant et oppressant.

Un spectacle accompli porté par une adaptation inventive.

onsortoupas.fr 11 sept 2016

Le roman de Georges Simenon est paru en 1967, le film en 1971. Et maintenant une adaptation pour la scène, absolument remarquable, qui se démarque toutefois de ce que vous avez pu connaître.

Tout d'abord avec une mise en scène éblouissante de Didier Long, qui nous raconte l'histoire avec des flash-backs, avec le même décor, simplement un tableau tournant qui nous montre à quelle époque on se trouve. Dès la première scène on comprend que l'on va se régaler, avec un monologue de Jean Benguigui avec son chat décédé. Lui c'est Emile, qui vit avec Marguerite depuis quelques temps seulement. Elle était trop seule après la mort de son mari. Elle vient d'une famille aisée qui avait créé du temps de ses grands-parents une fabrique de biscuits. On va nous raconter comment ils se sont rencontrés, pourquoi ils se sont mariés, et les difficultés qu'ils ont rencontrées. Difficultés qui les ont conduits à ne se parler que par billets, plus un mot entre eux. Les conflits se sont accélérés.

Sur le ton de la comédie, c'est un véritable drame qui se déroule sous nos yeux. Myriam Boyer est décidément une des plus grandes dames que l'on puisse applaudir sur les planches, les applaudissements furent. Quant à son partenaire, Jean Benguigui, il nous montre tout autant l'étendue de son talent. Tous deux sont toujours dans le juste ton.

La mise en scène, le texte permettent de se démarquer totalement du film, tout en gardant l'essentiel.

Vraiment *Le Chat* au Théâtre de l'Atelier est un grand moment, un cadeau pour ceux qui aiment le théâtre, qui mélange humour et noirceur pour en faire une soirée d'exception.

LE THÉÂTRE
DE PHILIPPE TESSON

Porter Simenon à la scène est une gageure, et rares sont ceux qui l'ont tenté. Pire encore s'agissant du *Chat* (2) : l'action y est absente. Ce sont deux âmes que l'on a devant soit. Deux âmes mortes. A peine Marguerite et Emile, devenus âgés, se parlent-ils encore. D'ailleurs les silences ont une grande importance dans leur atroce relation. Se sont-ils aimés ? Par défaut, oui. Et mal. Se haïssent-ils ? Par nécessité, en quelque sorte. Pour survivre. La vie les a usés, et ont-ils jamais vécu ? Elle n'a plus de sens pour eux en tout cas. Ils sont en sursis. Ce sont eux qui s'assassinent en supprimant leurs animaux de compagnie. Par éclairs ils ont un bref sursaut du cœur, un élan d'humanité. Mais la haine est inscrite dans leurs destins.

A partir de l'excellente adaptation du roman par Christian Lyon et Blandine Stintzy, Didier Long a choisi avec raison le parti de l'épuration pour construire à la scène l'univers de cette tragédie. Tout est dépouillé à l'extrême dans ce spectacle féroce. Le décor, le dialogue, le mouvement, l'interprétation, afin que le non-dit soit perçu à sa juste mesure, à sa valeur essentielle. Myriam Boyer et Jean Benguigui sont bouleversants. On l'a dit : des âmes.

(2) *Le Chat*, de Georges Simenon, mis en scène par Didier Long, avec Myriam Boyer et Jean Benguigui, Théâtre de l'Atelier, Paris XVIII^e.

120 LE FIGARO MAGAZINE - 16 SEPTEMBRE 2016

POLECULTURE

19 sept 2016

Pure réussite que cette adaptation théâtrale du *Chat* immortalisé à l'écran par Simone Signoret et Jean Gabin, d'après le roman de Georges Simenon. Myriam Boyer et Jean Benguigui s'y hissent au plus haut de leur art avec un jeu vibrant d'humanité.

Transposer un chef-d'œuvre du cinéma, *Le chat* de Pierre Granier-Deferre, immortalisé par Simone Signoret et Jean Gabin, sur les planches, voilà qui avait de quoi relever de la gageure et susciter bien des préventions. En effet, le verdict du plateau peut se révéler parfois sans appel. Ainsi, valant sur le papier ou à l'écran, certains projets ne parviennent pas à féconder l'espace de la représentation. Et pourtant, ce spectacle de la haine ordinaire, véritable cœur de ce drame rugueux, d'après le roman de Georges Simenon, est une des plus formidables propositions du moment.

L'histoire nous plonge au cœur brûlant des affaires humaines : Marguerite, ex-bourgeoise provinciale bigote pétrie de principes et Émile, ouvrier acariâtre à la retraite, rustaud et fruste, ne se parlent plus, si ce n'est que bouts de papier qu'ils se jettent, depuis qu'Émile a retrouvé son chat mort dans la cave, soupçonnant Marguerite de l'avoir empoisonné. Le spectacle est composé de tableaux successifs de flash-back nous livrant leur vie antérieure, la mise en commun de leur solitude, la désillusion de leur vie commune et l'escalade de leur désamour bien qu'incapables de vivre autrement qu'ensemble. Sémiologue de l'intime, Georges Simenon n'a pas son pareil ici pour sonder le vif de ce couple hautement inflammable, à l'amour en cale sèche et calciné par la routine, fidèle à la cruauté poisseuse de ses romans. Et qui mieux que Myriam Boyer pouvait, après Simone Signoret, donner chair à cette Marguerite ? Ce rôle est taillé sur mesure pour cette comédienne d'une densité extraordinaire, qui a les contours, l'épaisseur, la fragilité nécessaire pour incarner cette femme cabossée en l'animant d'une flamme vacillante dans l'espoir usé d'un bonheur toujours à venir. Elle est bouleversante de vérité, se hissant au plus haut de son art, en femme dégrisée par le mirage de la vie commune, laissant deviner un cœur solitaire, sincère, déchiré, naïf. Il est difficile de faire abstraction du génie profond, de la présence et de l'absolue souveraineté de cette comédienne qui donne ce qu'il y a de plus haut et de plus abouti en elle. Quant à Jean Benguigui, il est tout aussi exceptionnel. Tous deux campent jusqu'au glaçant ces êtres écrasés par une solitude existentielle qui les broie.

Une mise en scène ingénieuse, précise et saisissante

D'une maîtrise aboutie et prenante, la mise en scène creuse cette spirale qui tourne autour de l'innommable pour en révéler la béance et dénude les pulsions dans leur vérité crue. Tension âcre de la haine, angoisse existentielle chauffée à blanc de ces êtres blessés qui ne se jettent plus que des regards de défiance et où les cris de haines sont les derniers mots d'amour, étouffement capiteux des non-dits, métamorphose lugubre du paysage urbain de la banlieue parisienne... Dans ce

camp retranché qu'est devenu leur pavillon cerné par le vacarme des chantiers, le metteur en scène Didier Long (fidèle aux pièces avec Myriam Boyer) a su guider les comédiens jusqu'à des territoires d'interprétation pleins de justesse et d'exigence entre dialogues houleux et longs silences ombrageux, parvenant à rendre incandescentes en scène leurs vies dans leur complexité et à éviscérer leurs douleurs.

Nos deux comédiens - ennemis jurés au crépuscule d'une vie de couple dont il ne reste que la dépouille glacée - sont poignants dans leurs silences ramassés et leurs pulsions soudaines. Une gamme de sentiments complexes passent par les regards et les corps car ils ne fabriquent pas l'émotion, ils la recréent, de très profond, comme ces lames de fond qui secouent la mer. Il faut les voir vider querelle avec la vie, leur vie. Même lorsque les mots sont absents ou chuchotés, ils font pleinement sens, habitant l'espace, laissant voir les blessures des âmes, les non-dits enfouis. La scène du repas à couteaux tirés est exceptionnelle de tension dramatique.

Bref, vous l'aurez compris : c'est à une grande leçon souveraine et magistrale de théâtre à laquelle on assiste. Un spectacle éprouvant à la dramaturgie superbe qui prend aux tripes et colle à l'âme.

GT CULTURE - TOPS 20 sept 2016

POINTS FORTS

- C'est un réel plaisir de voir jouer des acteurs tels que Myriam Boyer et Jean Benguigui. Chez eux, les mots semblent accessoires, car c'est par leur présence qu'ils incarnent le mieux leur personnage : leur démarche, leur stature, leurs petits gestes insignifiants, leur intonation suffisent à poser Emile et Marguerite, et garantissent le réalisme cher à Simenon. D'ailleurs, la scène muette est peut-être celle qui réussit le mieux à nous glacer le sang.

- La structure de la pièce est assez dynamique : plutôt qu'un déroulement linéaire, elle s'articule en de multiples sauts dans le temps. L'alternance entre les périodes de séduction, de gêne et de tension crée des contrastes réjouissants, parfois comiques, parfois anxiogènes, qui nourrissent l'attente complice du public.

- Le décor est ingénieux et efficace : un système de panneaux tournants permet de suivre le fil des flash-back, sans pour autant s'échapper du huis clos de la salle à manger. Tout en reflétant le délabrement progressif du couple, le décor rappelle également le contexte qui sous-tend l'histoire : la destruction des anciens quartiers ouvriers, plan urbain qui achèvera d'engloutir le couple.

- Malgré la tension ambiante, l'humour n'est pas absent de la pièce : on sourit volontiers devant les attitudes butées des personnages, le prosaïsme de leurs disputes ou encore les animaux plutôt grotesques sur lesquels ils détournent leur amour et leur haine.

EN DEUX MOTS ...

Un huis clos psychologique inquiétant, parfois drôle, qui doit beaucoup au charisme et à la justesse de ses deux comédiens. Une adaptation réussie du roman de Simenon, portée par des acteurs accomplis et charismatiques.

Le Monde.fr 3 octobre 2016

L'adaptation théâtrale du roman LE CHAT de SIMENON par Blandine STINTZY et Christian LYON nous amène à imaginer la fable qu'eût pu écrire LA FONTAINE à propos des deux personnages que tout oppose et qui se mettent en couple dans l'espoir de rompre leur solitude et de finir leurs vieux jours en toute sérénité. Parce qu'il s'y dégage une certaine ironie mettant à nu les pulsions et les désirs exacerbés de deux individus engagés dans leur huis clos.

Incarnés par Myriam BOYER et Jean BENGUIGUI, Marguerite, une petite bourgeoise étriquée, et Émile, un ouvrier retraité, ne donnent pas l'impression d'être des vieillards en décrépitude. Au contraire, ils sont encore pleins d'une vitalité enragée qui les pousse à défendre leur territoire toutes griffes dehors, l'une avec son perroquet, l'autre avec son chat.

La guerre qu'ils se mènent devient probablement un dérivatif à la perspective de la mort et de la solitude, d'autant plus prégnante qu'en face de leur logement, un bulldozer est en train de détruire inexorablement les immeubles du quartier.

Du coup, tous les gestes tatillons des deux vieux, leurs tics, leurs souvenirs de jeunesse ressassés deviennent des clignotants humains aussi émouvants que ceux justement d'un chat ou d'un perroquet, des signes de vie...

Ces deux-là ne se sont pas mariés par amour. C'est donc la frustration amoureuse qui sous-tend l'agressivité des deux protagonistes. Ils ont essayé de s'apprivoiser naïvement mais l'amour, ils ne savent plus ce que c'est sinon la tendresse qu'ils projettent sur leurs animaux respectifs.

La mise en scène de Didier LONG astucieuse et bien rythmée semble dérouler un album de l'histoire du vieux couple du début à la fin en privilégiant les flash-back d'Émile et Marguerite.

Myriam BOYER et Jean BENGUIGUI sont drôles et émouvants sans forcer chacun la psychologie de leurs personnages qui s'expriment simplement. Nous sommes loin des esprits torturés des héros de Beckett par exemple.

Nous pourrions nous croire en pleine guerre avec la vision de ces immeubles bombardés impitoyablement. En comparaison, la guerre que se mènent les deux bougres même s'ils se font mal, leur permet au moins de crier leur existence.

Si nous avons gardé en mémoire les visages bouleversants de Simone Signoret et de Jean Gabin, ici ce sont les voix des interprètes qui tapissent cette sombre histoire, des voix que l'on entendrait à travers les murs, fragmentées de silences, des voix aussi qui ne s'écoutent pas, happées par le vide. Nous avons beaucoup apprécié la simplicité sans effets de Jean BENGUIGUI dans ce rôle d'ouvrier plombier à la retraite et comme toujours nous avons été émus par la présence de Myriam BOYER à fleur de peau.



Il faut avoir un certain goût du risque pour porter au théâtre le roman de Georges Simenon, qui fut adapté au cinéma par Pierre Granier-Deferre en 1971, avec l'inoubliable duo Signoret/Gabin. Le film s'attardait sur le dernier chapitre de l'histoire qui unit Marguerite et Emile, ce moment où toute communication entre eux est devenue impossible. La pièce, à l'instar du roman, reprend la genèse de leur relation... Le spectacle s'articule donc autour d'une succession de flash-back nous faisant sans cesse voyager entre trois époques (« la rencontre », « la rancœur » et « la guerre froide »). Avec des codes clairement établis par la mise en scène de Didier Long (jeux de lumières et toumète en fond de plateau mettant à jour l'évolution de la rue au gré des travaux), jamais le spectateur ne perd le fil de cette histoire adaptée par Christian Lyon et Blandine Stintzy. Le rideau se lève et l'irréparable a déjà été commis. Emile accuse Marguerite d'avoir tué son chat Joseph, le seul être auquel il tient. En représailles, le voilà à lui rendre la pareille en s'attaquant à son joli perroquet. Comment ce couple a-t-il pu en arriver à un tel niveau de détestation ? C'est cette descente aux enfers qu'il nous est donnée à voir par Simenon. Confrontation de deux milieux sociaux, misère morale et affective, contradictions de l'âme humaine, le couple formé par Emile et Marguerite, son usure, est passé au crible. Comme à son habitude, Didier Long signe une mise en scène toute en finesse, s'attardant comme il se doit sur la psychologie de ses personnages. Il trouve surtout le bon rythme en faisant s'enchaîner efficacement les courtes séquences et a impeccablement dirigé ses deux comédiens. Myriam Boyer et Jean Benguigui sont criants de vérité. Tantôt bourgeoise froide et mutique, tantôt midinette pleine d'espoir, Myriam Boyer nous régale de ses nuances de jeu. Face à elle, en ouvrier frustré mais attachant, Jean Benguigui ne démette pas et sait nous émouvoir. Le duo fonctionne et la guerre que ces deux-là se livrent tient toutes ses promesses. ●

► **Atelier**
Renseignements page 18.

Christian L. Lott

10 - Pariscope - semaine du 28 septembre au 4 octobre



Que cherche Didier Long avec ce Chat adapté de Georges Simenon (1966), et dont Pierre Granier-Deferre avait déjà tiré un film avec Signoret et Gabin ?

Incarner sur scène un spectaculaire affrontement de haines et de solitudes ? Raconter une désolante histoire d'amour ratée entre une bourgeoise vieillissante (Myriam Boyer) et un ouvrier à la retraite (Jean Benguigui) qui n'aime que le vin rouge ? Choc des milieux, choc des échecs : ces deux-là ne se remettent pas non plus d'un veuvage... Ils s'épousent pourtant.

Davantage pour fuir l'isolement que pour s'aimer. Et ils vont se détester, chacun retranché dans son silence.

Construite en flash-back, l'adaptation est habile. Et réussie la scénographie, qui use des photos géantes d'un quartier en décomposition; comme le couple.